



La face noire de la mondialisation

LE NOUVEL ÉCONOMISTE 11/11/2010

Les banlieues hallucinées de la "sociologie critique"

Eternelle question pour la gauche radicale : mais qui fera la révolution ?

XAVIER RAUFERT, *criminologue*.

Précisons : sur qui s'appuyer pour faire la révolution ?

Comme dernier avatar après bien d'autres (on le verra plus bas), le bas clergé académique, tendance "sociologie critique", nous dit aujourd'hui : le sujet révolutionnaire, c'est la caillera des banlieues. Les "jeunes". La masse des victimes périurbaines de la discrimination et du racisme.

Car comme les enfants ont, en secret, un "copain invisible" avec lequel ils jouent et grâce auquel ils se structurent, cette extrême gauche universitaire a fort besoin d'un sujet révolutionnaire et voici pourquoi. Ce milieu est ravagé par la haine de soi : là est l'origine de toute l'affaire. Ces "sociologues critiques" ne s'aiment pas eux-mêmes - et souvent, se détestent. Ils se trouvent trop blancs, trop bourgeois, trop conformes - d'où le besoin à tout prix d'un sujet révolutionnaire plus exaltant, plus présentable, qu'eux-mêmes.

Depuis les guerres coloniales, ce complexe majeur fait que, de toute son âme coupable, comme les lemmings courent à la falaise, comme les fidèles du Temple solaire migrent, joyeux, vers l'étoile rédemptrice, la "lumpen-bourgeoisie" académique cherche absolument un Christ collectif, dans l'apaisant sein duquel elle pourra s'abîmer. Se fondre ! Sentiment océanique ! Passion fusionnelle ! Tout est déjà dans le Rimbaud du *Bateau ivre* : "Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aie à la mer."

Tout commença par le prolétariat des années *Servir le peuple*, première étape d'une quête désespérée pour le "sujet révolutionnaire" : jouer l'ouvrier, s'établir en usine. Hélas ! L'ouvrier réel, le vrai prolo, se révéla, mais alors, résolument rétif au cocktail Mao-Althusser-Lacan. Ce fut un premier désenchantement.

Les "sociologues critiques" s'éprirent alors des peuples colonisés. Après le simili-ouvrier, le Vietcong délocalisé. Là aussi, la désillusion vint vite, sur fond de casernes grisâtres et de rigides partis national-stalinistes pas "spontanéistes" ni "désirants" pour un kopek.

Vint ensuite le tour des minorités sexuelles opprimées. Là, la déception fut d'autant plus ravageuse que l'embourgeoisement des dites minorités fut brutal, droit des marges les plus glauques au-dessus du panier - et même, au cœur des fromages les plus crémeux de la société du spectacle et de l'information. Un trajet constituant la parfaite illustration de

l'assassine formule de Philippe Muray "Parité bien ordonnée commence par soi-même".

Un instant considéré comme candidat possible à l'élection révolutionnaire, l'Indien d'Amazonie fut aussi très décevant. Certes pittoresque, il n'en conservait pas moins de publiques et fâcheuses pratiques intrafamiliales, genre prédation sexuelle ou violences conjugales, le condamnant sans appel, comme "sujet révolutionnaire", aux yeux des féministes.

Enfin - c'est aujourd'hui, nous y sommes - vint l'idolâtrie des caillera de banlieue. Caillera en verlan, pour racaille bien sûr. Une expression certes popularisée par le président Sarkozy, mais dont l'origine est bien plus ancienne. Une genèse que

Ces "sociologues critiques" se trouvent trop blancs, trop bourgeois, trop conformes - d'où le besoin à tout prix d'un sujet révolutionnaire plus exaltant, plus présentable, qu'eux-mêmes

l'extrême gauche académique évite prudemment de rappeler. "Racaille" est en effet (avec "engeance") le qualificatif qu'utilisent Karl Marx et Friedrich Engels pour violemment dénoncer le *Lumpenproletariat* (la sous-classe du prolétariat en haillons).

Violemment ? Qu'on en juge, par cet extrait de leur commun essai *La Social-démocratie allemande* : "Le Lumpenproletariat, cette lie d'individus déchus de toutes les classes qui a son quartier général dans les grandes villes - est, de tous les alliés possibles, le pire. Cette racaille [nous soulignons] est parfaitement vénale et tout à fait importune. Lorsque les ouvriers français portèrent

La racaille, élue sujet révolutionnaire par la sociologie critique n'est pas du tout tentée par le rôle de chair à canon d'une révolution

sur les maisons, pendant les révolutions, l'inscription "mort aux voleurs", et qu'ils en fusillèrent même certains, ce n'était pas par enthousiasme pour la propriété, mais bien avec la conscience qu'il fallait avant tout se débarrasser de cette engeance. Tout chef ouvrier qui emploie cette racaille comme garde ou s'appuie sur elle, démontre par là qu'il n'est qu'un traître."

Voilà donc ce moderne *Lumpenproletariat* qu'est aujourd'hui

la racaille, élue sujet révolutionnaire par la sociologie critique. Une analyse pertinente ? Un choix lucide ? Ô que non - et le duo Marx-Engels avait vu juste car c'est même entièrement raté. La caillera en effet, n'est pas du tout tentée par le rôle de chair à canon d'une révolution - bien sûr conduite (de loin...) par nos sociologues critiques - pas même niveau fantasma, en néo-copain invisible. Car la racaille est ouvertement pro-américaine, bien sûr tendance Obama. La Seine-Saint-Denis le trouve "trop cool". La cité des Bosquets s'enthousiasme. Le Clos Saint-Lazare en redemande. Les "4 000" se pâment.

Eberlué, l'ambassadeur des Etats-Unis découvre qu'enfin ! quelqu'un l'aime en France. Habitué aux algarades, résigné à son rôle d'épouvantail, l'ambassadeur en a chaud au cœur. En compagnie de gloires du showbiz - Sylvester Stallone, John Travolta ou Samuel Jackson -, de Rosny-sous-Bois à La Courneuve, l'ambassadeur ne quitte quasiment plus le Neuf-trois. Lisez *Le New York Times* : "L'ambassade américaine à Paris a tissé un réseau de partenariats avec les autorités locales, les associations, les entrepreneurs et les figures culturelles de ces enclaves à problèmes et à forte immigration... L'ambassade a financé des projets de rénovation urbaine, des festivals de musique, des conférences."

La banlieue gaga pour Obama ! Mais, pire encore : "Depuis l'élection de M. Obama, les Etats-Unis ont aidé des formations politiques minoritaires à organiser des séminaires, les ont formées à la stratégie électorale, à la recherche de financement et à la communication." La caillera en futurs cadres du Parti radical ? Une vraie horreur pour la sociologie critique.

Et ce n'est pas fini. La grande presse, *Le Monde* en tête, lâche ouvertement la "culture de l'excuse", ce totem majeur de la sociologie critique qui n'étudie plus les criminels mais justifie plutôt leurs actes, les innocente - la société étant bien sûr seule coupable. On lit désormais dans ce quotidien du soir des choses inouïes. Les "malheureuses victimes de l'exclusion et du racisme" d'hier y ont froidement fait place aux "petits truands". On y vilipende une "Politique de la ville" naguère encensée. Désormais, l'origine ethnique des malfaiteurs n'y est plus un honteux secret. Dans *Le Monde* de 2010, un ancien guérillero fort réputé annonce calmement que le fameux lien misère-crime (dogme absolu de la sociologie critique) n'est qu'une risible ânerie. Plus de sujet révolutionnaire... De grands médias épousant le réalisme... Il y a des périodes, comme ça, où rien ne vous réussit. Victor Serge, qui, de la "Bande à Bonnot" à l'Octobre soviétique, fut l'un

des grands révolutionnaires du début du XX^e siècle, écrivit jadis qu'en ces heures sombres, il est "minuit dans le siècle". En matière de réalisme criminel, qu'il soit "minuit dans le siècle" pour la sociologie critique est plutôt une bonne nouvelle.